L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XVII. PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI JANVIER 15, 1881. NO 11.

Le Louisianais.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques,
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
$5,00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Un carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... $1,00
Par carré de chaque publication subséquente..... 75
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Roumain.
Donaldsonville:—P. Lefèvre.
Nouvelle-Iberie:—Charles Clère.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.
Vacherie:—Félix Falgoust.

Les Juifs.

I.

Il est bien certain—et les preuves sont là—que Saul, celui qui fut Paul, qui fut saint et qui fut le glorieux apotre des Gentils, dut faire à l'apotre Pierre et à l'apotre Jacques le sacrifice d'un peu de sa chair pour la paix de l'Eglise naissante et pour le triomphe du christianisme.

Paul, le persécuteur et l'incirconcis, dut passer par la vieille synagogue et ses puériles cérémonies.

Mais Paul, le grand apotre et le premier par la pensée et par les œuvres, en ne s'entêtant point contre Jacques et contre Pierre, fut sage. Il fit bien de ne point écouter sa colère.

Car il est souvent de minces sacrifices qu'il faut savoir faire à la grandeur de ses idées et à la sublimité de ses principes. Celui de l'amour propre, en est un. La perte d'un peu de chair, du reste, n'est pas la mort d'un homme, et l'esprit n'en souffre pas.

Mais, Dieu merci, nous ne sommes plus aux temps de Paul, alors que l'on judaïsait encore, et le christianisme est triomphant aujourd'hui, même avec ceux qui sont en dehors de l'Eglise, même avec ceux qui sont dans l'Eglise, même avec ceux qui combattent cette Eglise dans ses dogmes, dans ses cérémonies et dans sa discipline.

Même avec les libres penseurs les plus hardis et les plus anonchalants!

Car ces *principes* de justice, de vérité, de liberté, d'égalité et de fraternité, tous éclatants dans l'Evangile, tous solennels dans la bouche du Maitre, sont entrés dans la conscience du genre humain. Ils sont devenus le droit commun et la foi générale. Leur vérité s'est faite clarté sur la tete de tous les hommes. Et nul homme, à l'heure actuelle, appartenant à la civilisation moderne, vivant dans la cité de ceux qui pensent, réclamant l'estime et le respect de ses semblables, n'oserait les déclarer absurdes, frivoles ou mauvais. La philosophie elle même, elle surtout, celle qui n'admet pas la révélation des vieux livres et des vieux miracles—et qui n'a peut-être pas tout à fait tort—s'incline très respectueusement devant eux. Elle n'en a pas d'autres. Ils sont vrais. Ils ne contredisent en rien la raison, la science et le progrès. Ils répondent à l'eternelle loi de justice. Ils sont la loi vivante et la loi morale. Nous ne pouvons ni les nier ni les repousser. Nous les sentons en nous, autour de nous et sur nous. Où ne sont-ils pas?

En vérité, l'avénement des *principes* chrétiens dans le monde fut la plus grande révolution des temps historiques, et leur application dans nos mœurs, dans nos lois et dans nos sociétés—application lente mais positive—donnera certainement aux hommes de l'avenir, à ceux qui s'engendreront de nous et du christianisme, une liberté, une supériorité et une civilisation dont nous n'avons présentement qu'une faible idée, et que la poësie seule, avec la magnificence de ses rêves et de son langage, sait quelquefois annoncer aux hommes de foi, de bonne volonté et d'espérances infinies. Car, abstraction faite de toute théocratie plus ou moins menteuse, de toute Eglise plus ou moins passagère et de tout sacerdoce plus ou moins ambitieux, les *principes* chrétiens sont absolument éternels. Ils ont existé de tout temps. Mais celui qui les a entrevus, celui qui les a formulés, homme ou Dieu, prêtre ou philosophe—tout cela peut-être—a eu la vision des choses suprêmes. Il a découvert la religion vraie, c'est-à-dire la Loi. Et ne nous étonnons point, selon une habitude fort antique et fort respectueuse, sinon fort rationnelle, que celui-là, plus haut et plus lumineux que tous les heros connus et que tous les merveilleux législateurs de la terre, ait été divinisé plus tard et ait pris place dans le ciel des croyants et dans le ciel de la reconnaissance humaine.

Oui, n'en déplaise à ceux ci ou à ceux là, qu'on le nie ou qu'on l'affirme, les *principes* chrétiens sont aujourd'hui les principes triomphants, et rien, désormais, ne saurait prévaloir contre eux et contre les magnifiques conséquences de leur éternelle vérité. Personne, du reste, en dehors des Eglises, surtout en dehors des Eglises, ne s'élève contre eux. Ils sont universellement reconnus et acceptés. Ils font loi et morale. La société moderne, les Gentils compris, avec les circoncis les incirconcis, les baptisés et les non baptisés, n'en admet pas d'autres et ne veut point en admettre d'autres. La Chine, fermée hier, ouverte aujourd'hui, est chrétienne elle même.

II.

Il est bon qu'il en soit ainsi.

Il est bon que nous soyons tous chrétiens, même quand nous ne faisons point le signe de la croix.

Mais il ne serait pas juste que Pierre et Jacques, par un rigorisme excessif et par un respect exagéré de la vieille Loi de Moïse ou de tout autre vénerable, forçassent l'apotre Paul ou n'importe quel autre citoyen romain ou pas romain à entrer dans l'antique synagogue et à y sacrifier un morceau de leur chair ou de leur conscience.

En d'autres termes, après la reconnaissance des principes chrétiens, qui sont la liberté, l'égalité, la fraternité ou charité, et quand l'inviolabilité de la conscience humaine a été affirmée par tant de luttes, tant de sacrifices et tant de martyres, il convient assurément qu'on ne violente, qu'on ne tourmente et qu'on ne persécute désormais personne pour son nom, pour sa race ou pour sa foi.

Que si on le tentait, on mentirait odieusement au christianisme; et c'est une sanglante injure que l'on jetterait à la face auguste du siècle.

Car le christianisme, nous le répetons, en dehors de ceux qui l'ont travesti ou perverti, avec ceux qui le voient dans l'Evangile, est une admirable loi de bienveillance, de tendresse et de charité. Il n'a pas un mot de colère, de haine et de damnation. Il est avec les pauvres, avec les petits, avec ceux qui souffrent, avec ceux qui pleurent et avec ceux qui veulent être consolés. Il est avec le cœur des femmes. Et si vous croyez qu'il est contre les Juifs, vous êtes assurément des insenses. Car son auteur ne fut certes pas un Grec ou un Romain, et la généalogie de Jésus, donnée par Mathieu et par Luc, un Juif et un Romain, est une généalogie absolument juive, depuis remontée à David et remontée à Abraham, et s'il est le Dieu des chrétiens, comme aucun chrétien n'en doute, il fut cependant Juif. Il fut circoncis comme ceux de sa race et de sa nation. Il suivit jusqu'à sa mort, arrivée à trente trois ans, la Loi de Moïse, des prophetes et des patriarches. Connut il un autre pays que la Judee et une autre langue que la langue des Juifs? Quant à Marie, à Joseph, à Jacques, à Jean, à Pierre et à ses apôtres, ils appartiennent certainement à la race sémitique. Disons mieux, d'après la légende ou la Genèse, remontant plus haut que Sem, Cham et Japhet, alin que l'humanité entiere se retrouve dans une origine commune, que nous sommes tous plus ou moins des Juifs sur la terre, puisque nous descendons tous plus ou moins d'Adam et d'Eve. Le Paradis terrestre était voisin de la Judee, dans la Mésopotamie, croyons nous, et la généalogie d'Adam, donnée par la Genèse, chapitre V, descend jusqu'au patriarche Noé, celui qui planta glorieusement la vigne, et qui fit bien.

Oui, tous Juifs.

Même les Gascons.

Quant à maudire ces Juifs pour la croix qu'il ont dressée pour le plus glorieux d'entre eux, pour le meilleur, pour le plus divin, nous ne le pouvons aucunement. La victime elle même, du haut de sa croix de sacrifice et de rédemption, pardonne à ses bourreaux. Ces bourreaux étaient inconscients. Ils ne savaient point ce qu'ils faisaient. Et puis, selon le livre saint lui même et selon les paroles de Jésus roi des Juifs, ne fallait il pas que les prophéties reussent leur accomplissement?

Donc, le moyen âge catholique et persécuteur s'est horriblement trompé.

Le christianisme ne voulait ni la persécution ni le sang.

III.

Et ce serait, disons nous plus haut, une sanglante injure jetée à la face du siècle.

Car il ne faut pas se tromper de siècle.

Car ce siècle, ne l'oublions pas, est le dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne.

Et s'il en est d'autres qui furent des siecles d'ombre, de barbarie et de persécution—tuant les hommes à cause de leur origine, de leur langue et de leur foi—associant Dieu lui même à leurs actes de haine, d'iniquité et de férocité—le dix-neuvième siècle, lui, est la négation de ces siècles là. Il est sorti de leur ombre et de leurs ténèbres. Il s'est dépouillé de leurs mensonges et de leurs injustices. Il les condamne par sa lumière, par sa vérité et par sa clémence. Il est tolerant, bienveillant et bon. Il est chrétien. Il est humain et généreux. Il est le grand siècle fraternel. Il n'a plus rien de commun, Dieu merci, avec les persécutions, l'inquisition et le bûcher des moines. Il ne torture point pour un mot, ne pend point pour une prière et ne brûle pas pour une pensée. Il respecte les droits et les consciences. Il voit des hommes dans tous les hommes, c'est-à-dire des frères et des créatures de Dieu. Il a supprimé la plus monstrueuse et la plus abominable des guerres, la guerre de religion. Car si jamais guerre fut impie, abominable et monstrueuse, ce fut assurément celle là. Elle ne peut s'expliquer que par la folie la plus atroce et le fanatisme le plus épouvantable. Tuer des hommes au nom de Dieu, pour être agreable à Dieu, et pour le salut de ces hommes, est certainement le comble de la folie, de la férocité et du crime. On ne peut aller au delà. Mais il fallait avoir de Dieu une idée bien horrible et bien singulière. Du sang à Dieu, du meurtre à Dieu et de la boucherie à Dieu! Est ce vrai, au moins? Mais quand on pense à ces temps et à ces choses—choses et temps qui ne sont pas très éloignés de nous—on doit se réjouir d'appartenir à ce siècle de clémence et de justice, à ce siècle de conscience sacrée et de liberté respectée, à ce siècle qui ne pend plus les Juifs, qui ne massacre plus les protestants, qui ne brûle plus les penseurs, les philosophes et les savants,—à ce siècle vraiment chrétien qui laisse à l'homme l'honneur et la responsabilité de ses pensées, de ses croyances, de ses espérances, de ses actes, de ses œuvres et de son nom. Et il faut le benir. Car ce n'est pas Dieu qu'il a chassé du ciel, comme le prétendent quelques fous ou quelques fanatiques, mais bien Dieu qu'il a fait descendre sur terre et parmi les hommes. Oui, Dieu. Mais celui là, le seul vrai et vivant, n'est plus un dieu grec, un dieu romain, un dieu juif, ou un dieu national, et il ignore les préjugés et les mensonges des races, des nations, des sectes, des castes, des classes et des familles. Il a le suprême caractère de la vérité, de l'éternité et de l'universalité. On sent qu'il n'est plus de création humaine, qu'il ne sort d'aucun cerveau, d'aucune crypte ou d'aucun temple. S'il possede encore quelque chose d'humain et de mortel, c'est quand nous voulons le définir et nous l'approprier. C'est quand il passe dans notre langue et par notre ambition sacerdotale. Mais chacun sent et sait qu'il n'est plus à la disposition d'une caste et à la merci d'une classe. Et plus les siècles s'accumuleront sur les siècles, plus il deviendra impersonnel, universel et commun. Il a déjà péremptoirement refusé de s'associer aux projets des hommes, et il ne se prête plus à la convoitise de ceux-ci, à l'esprit de domination de ceux là et au fanatisme de tous ceux qui l'ont si longtemps habillé de leurs haines, de leurs colères et de leurs abominables passions. Que s'il permet encore que l'on mente en son nom, il, ne permet plus qu'on tourmente, qu'on persécute et qu'on tue en son nom. Et demain, quand l'aube du vingtième siècle aura brillé sur la tête des hommes, il défendra qu'on mente en son nom.

Il y aura moins de moines.

Il y aura moins de Jésuites.

Les séminaristes tireront patriotiquement à la conscription, et les prêtres laboureront honnêtement la terre.

Car il faut que le père de famille, pour donner du pain à sa femme et à ses enfants, laboure le sol de Dieu, seme le blé au sillon et moissonne le pain de l'honneur.

IV.

Mais puisque le dix-neuvième siècle est le nôtre, puisqu'il n'est pas un peuple civilisé qui ne se glorifie d'y appartenir, que veulent donc les Prussiens d'aujourd'hui, et comment peuvent-ils se réclamer de la foi chrétienne et de la civilisation moderne?

Car la croisade de Bismark, de Guillaume, de Bachem, de Stocker, de Stresser et des autres, contre les Juifs et la race sémitique, est incontestablement un outrage à la raison, à la civilisation, à la liberté et au christianisme.

Nous savions bien que Berlin, capitale de l'Allemagne prussifiée, ville de la caserne militaire et du casque pointu, n'était pas précisément l'égal de Paris, et qu'il lui faudra du temps et des révolutions pour devenir un haut sommet et une grande lumière. Les victoires du canon et les milliards du vaincu ne donnent ni la force vraie ni la gloire éternelle. Mais nous savions que l'Allemagne, malgré son militarisme, malgré ses restes de moyen âge et de féodalité, avec ses savants, ses philosophes et ses poëtes—comme étant la terre du vieux Luther et la terre des premiers tressaillements de la liberté de conscience—pensait haut et pensait librement. Nous le croyons encore. L'Allemagne, en dépit de Bismark et de Guillaume, n'est ni obscure ni ténébreuse. Elle appartient au dix-neuvième siècle par la science, par les lumières et par les œuvres. Ses fils savent lire, savent écrire et savent raisonner. L'éducation publique, en Allemagne, de haut en bas, de l'école au gymnase, du gymnase à l'université, est une grande échelle de connaissances que chacun peut monter et que chacun monte. L'Allemagne a des livres et fait des livres. Elle possède des journaux et des revues. Aucune autre nation, peut être, n'a été plus audacieuse qu'elle dans sa pensée et ses systèmes. L'Allemagne a creusé les sectes, les religions et les philosophes. A chaque pas, dans ce pays réfléchi et grave, au milieu de ces protestants, de ces catholiques et de ces Juifs, vous trouvez des hommes qui expliquent et comprennent Kant. L'Etat, en matière de doctrine et de religion, vous laisse penser aussi hardiment que possible. Vous avez la liberté de toute affirmation et de toute négation en dehors du domaine politique. Quoi donc encore! Mais certainement l'Allemagne, grâce aux livres, grâce aux recherches philosophiques et scientifiques, grâce aux nombreux grands hommes qui l'honorent et dont elle s'honore, n'est pas dans l'ombre des nations qui marchent à l'arrière garde et parmi les traînards de l'humanité. Son peuple vieux, laborieux et songeur, se connait. Il appartient à la race des forts. Est il tout entier en Allemagne, et ne le trouve t-on pas un peu partout, dans la France fraternelle à tous et dans l'Amerique hospitalière au vieux monde? Car ce peuple émigre plus qu'aucun autre, et l'émigration moderne est la communion des idées.

Alors, pourquoi ce cri et cette clameur contre les Juifs d'Allemagne! Qu'ont fait ces hommes, ne sont ils pas civilisés, et ne seraient-ils point Allemands! Parlement-ils une autre langue que celle de Berlin, de Francfort et de Munich? Seraient-ils des agitateurs, des conspirateurs et des ennemis de Guillaume! De quel droit, en ce siècle, dans un pays qui est le leur, lors qu'ils respectent la loi et la patrie, les mettre en dehors du droit, de la loi et de la cité! Ne doivent ils pas, comme n'importe quel Allemand! a barbe blonde et dont les yeux sont bleus, jouir honnêtement et paisiblement de l'égalité civile, politique et religieuse! La croyance religieuse ne saurait être ni une gloire ni un opprobre, quand cette croyance religieuse, au fond, philosophiquement et socialement considérée, est à peu près la même chez tous. Est ce qu'il y a encore dans le monde des croyances religieuses ayant le caractère de l'absolu, du fatalisme et du martyre! Alors, pourquoi les mépriser ou les repousser pour quelques pratiques ridicules du temps passé ou pour quelques cérémonies parfaitement inoffensives et valant toutes les cérémonies du même genre! Cela n'a pas le sens commun. En quoi le chancelier Bismark et le très puissant empereur Guillaume, un athée et un cagot, mais un cagot qui met les biens de la terre au dessus des biens du ciel, peuvent-ils s'inquiéter beaucoup que les Juifs orthodoxes croient aux cornes de Moïse, refusent de manger des saucisses, et se fassent circoncire pour la plus grande gloire de Jéhova? Ce sont là des bagatelles. On en rit, et l'on ne s'en fâche point.

Mais la cause de la haine est ailleurs.

V.

S'il faut en croire le député Bachem, qui est ultramontain, car on trouve aujourd'hui des ultramontains partout, même en Louisiane, la "fortune, dans ces derniers temps, s'est considérablement déplacée au profit des Juifs, et les dits Juifs ont dû employer des moyens condamnables pour l'acquérir."

En d'autres termes, l'ultramontain Bachem accuse les Juifs d'Allemagne d'être des coquins et des voleurs. Ce n'est pas par l'intelligence, par l'activité, par le travail et par l'économie qu'ils se sont enrichis, mais par des moyens honteux, honteux et criminels. Il y a de l'escroquerie et de l'usure dans leur succès. Shakspeare, l'auteur du *Marchand de Venise*, les connaissait bien, et Schylock sera partout et éternellement le marchand juif. Car la race juive, autrement dit sémitique, ne sait que trafiquer, brocanter, faire la banque et prêter à la petite semaine. Les travaux de la terre et du champ, qui exigent tant de sueurs et tant de patience, lui répugnent. Il semble que le sol soit sans attaches pour elle, et c'est à d'autres qu'elle abandonne le pénible soin de le cultiver. Quant au métier, celui qui veut des bras, elle le repousse également. Elle n'a que la science du troc, ou mieux la ruse de l'échange, etc. etc. etc.

Car on pourrait en dire bien davantage.

Mais on doit dire aussi que les longues et sanglantes persécutions du moyen âge contre les Juifs—persécutions qui n'ont pas complétement cessé partout—en jetant le Juif hors la loi, hors le droit, hors la cité, hors l'humanité, hors la vie, et en le rendant le vagabond, le maudit, le réprouvé, l'ennemi de tous et la victime de tous, celui qu'on pouvait frapper sans crainte et sans crime, celui que l'Eglise elle-même, par un mensonge à sa doctrine de vérité et de charité, plaçait au dessous du serf et de l'esclave, n'ont guère permis à ce misérable proscrit d'une fatalité inique et d'une malédiction anti-chrétienne de se choisir une patrie, d'y aimer et d'y travailler comme les autres hommes, d'y vivre honoré, respecté et fidèle. Son sort dut être celui d'une race errante. Mais ce n'est pas au bourreau qu'il appartient de faire des reproches à la victime, et le maître doit se taire sur les vices de son esclave. Car le maître est responsable.

Au reste, voyez la France, qui fut généreuse avant les autres, ou plutôt juste avant les autres.

Car la France n'oublia personne dans sa Révolution vraiment grande et vraiment chrétienne. Personne. Ni les blancs, ni les noirs, ni les juifs! Ni les peuples ni les races! Aucun homme ne fut exclu de son immortelle charte des droits humains. Et c'est Grégoire, l'évêque constitutionel de Blois, l'un des plus illustres conventionnels de cette suprême Révolution, qui demanda l'abolition de la royauté, l'abolition de la peine de la mort, l'affranchissement des blancs, l'affranchissement des noirs, l'affranchissement des Juifs, l'égalité civile, politique et religieuse pour tous, et—couronnement de ce grandiose édifice de liberté, de dignité et de justice—l'instruction pour tous, le livre pour tous et la lumière pour tous.

Il est bien vrai que la convention nel Grégoire, pour avoir prêté serment à la constitution civile du clergé, fut privé par M. de Quelen, archevêque de Paris, de la sépulture en terre sainte, et qu'il n'y eut que 20000 Parisiens aux funérailles du grand homme; mais les Juifs français, depuis la généreuse Révolution qui les fit hommes, qui les fit libres et qui les fit citoyens, ont vécu comme les catholiques et les autres de la vie moderne, laborieuse, courageuse, utile et honorée. Comme travailleurs, comme penseurs, comme savants, comme soldats, comme citoyens, comme Français et comme hommes, ils ont été au niveau des autres races et des autres sectes. Ouvrez l'histoire et voyez. La France, du reste, ne sait pas s'ils sont Juifs. Est-ce que le mot juif, pour elle, signifie encore quelque chose?

Qu'il y en ait partout de mauvais, nul doute.

Tous les ultramontains sont ils bons, et l'ultramontain Bachem, qui regrette certainement qu'on ait dépouillé le souverain Pontife du royal domaine que lui avaient fait Constantin, Pépin, Charlemagne et la bonne comtesse Mathilde, oserait-il déclarer que les plus hautes classes de la société allemande, protestantes et catholiques, dans ces temps de commerce, de finance et de matérialisme universel, ont gardé leurs mains blanches et n'ont jamais tripoté dans l'ombre, dans l'obscur, dans le vil, et dans la honte!

Les déplacements de fortune sont presque toujours dus aux déplacements d'intelligence.

Mais la religion, à coup sûr, n'a rien à voir à cela, tout au moins pas grand'chose, et le temps est proche où la religion ne sera plus un moyen de fortune, de pouvoir et de domination.

VI.

Mais la haine de Bismark, de Guillaume et de l'aristocratie allemande contre les Juifs, qui sont des plébéiens et des parvenus sans titres, n'a pas son origine ou son principe dans la seule fortune des Juifs.

Car nous n'admettons point que de tels personnages puissent avoir l'âme si bassement envieuse. Des nobles, des comtes, des burgraves, des chanceliers et des empereurs!

Et ils sont, au demeurant, trop sceptiques, en matière de foi et de dogmes religieux, pour argumenter sérieusement sur la valeur des cornes de Moïse, l'impureté du jambon, la vertu de la circoncision et la forme des nez sémitiques ou des nez anti-sémitiques.

Les Juifs du reste, n'ont guère conservé l'orthodoxie des vieux temps, et ils savent, tout aussi bien que les catholiques ou les protestants de Berlin, apprécier la saveur d'un jambon de Mayence. Ce n'est qu'en Roumanie et en Turquie, et l'honneur n'en est pas aux Turcs et aux Roumains, qu'ils détestent les pieds et les têtes de cochon.

Mais les Juifs d'Allemagne eux-mêmes, affranchis depuis hier et affranchis par la pensée, aiment souverainement la liberté et la pensée. La persécution de la théocratie et de la royauté, en les délivrant de tout lien vis à vis de la royauté et de la théocratie, de toute servitude à l'endroit de Rome ou des empereurs, les a tout naturellement disposés pour la vie moderne du travail, de l'activité, de la liberté et de la démocraties. Ils sont démocrates. Ils sont socialistes. Le droit divin des rois et l'infaillibilité des papes ne les arrêtent point au premier pas. Il n'y a point de préjugés dans leurs jambes et d'illusions dans leurs cerveaux. Ils ne croient pas que la science, sous n'importe lequel de ses aspects et par n'importe quel côté, soit une une injure et une hérésie. Ils y entrent audacieusement. Ils ne reculent pas devant ses affirmations. Habitués à marcher depuis si longtemps, et Dieu sait par quelles voies pénibles et douloureuses, ils ont l'habitude de la marche et du progrès. Le progrès, pour eux, n'est pas un mot plein de tempêtes, de révolutions et de bouleversements. C'est le synonyme de *mieux*. Ils y voient la liberté augmentée, la justice accrue, le commerce développé et la fortune universalisée. Possesseurs du capital, car ils ont des vertus de patience et d'économie—vertus des temps d'épreuve—ils jettent ces puissants capitaux au travail, à l'industrie, au commerce, à l'entreprise, à la civilisation et au bonheur commun. Le Juif, ce créateur de la lettre de change aux jours des barons et des rois imbécilles, ne cache pas son or et ses billets de banque dans de vieux bas de laine. Il fait travailler son argent, et il est peu de grandes entreprises dans ce siècle—siècle fécond en grandes entreprises—auxquelles il n'ait pris une part active et généreuse. Il a eu la main dans les chemins de fer, dans les télégraphes, dans les lignes transatlantiques, dans les canaux, dans tous les travaux de la civilisation et du progrès moderne. Vous le trouverez à Suez, et vous le trouverez à Panama. Son cosmopolitisme est une force de plus pour notre société grandie et s'agrandissant. Car ce cosmopolitisme, qui n'existe point sans échange d'idées et sans dispersion de capitaux, est selon la loi du mouvement. Il efface bien des barrières, bien des mensonges, bien des erreurs et bien des préjugés. Il emporte bien des choses trop antiques et trop solennelles. Croyons même que sa synagogue d'aujourd'hui, celle qui est réformée et moderne, celle qui ressemble un peu aux loges de la franc maçonnerie, est un peu le temple de la raison, du rationalisme et de la religion véritable.

C'est peut-être pour cela que le *Tribouiet*, journal de fou et journal royaliste, accusait dernièrement les Juifs d'être des socialistes, des communistes, des révolutionnaires et des francs maçons.

Mais la France a ri du tout du roi.

Cependant les Juifs sont faibles par un côté, et dans la faux.

Un autre jour, nous dirons comment.

Car cet article est déjà trop long et digne d'un Gentil.

ICI ET AILLEURS.

Le Louisianais.—Nous n'aimons point à parler de nous, et nous laissons aux autres le soin d'en parler comme ils voudront.

Cependant, malgré la grande indifference du *moi*, si l'on dit que nous sommes mort et enterré, quand nous sommes vivant et bien portant, il nous reste le droit et le devoir de dire que l'on se trompe et